

HOMÉLIE 8

«Tout pontife pris d'entre les hommes, est établi pour les hommes, dans les choses qui regardent Dieu, afin qu'il offre des dons et des sacrifices pour les péchés : en sorte qu'il puisse compatir au malheur de ceux qui sont dans l'ignorance et l'égarement, lui-même étant entouré de faiblesse : aussi doit-il, en immolant pour les péchés du peuple, immoler pour ses propres péchés.»

1. Le bienheureux Paul veut maintenant démontrer que le Nouveau Testament est de beaucoup supérieur à l'Ancien; et, pour y parvenir, il pose d'avance les principes de ses raisonnements. Comme ici ne se trouve plus rien de ce qui frappe les sens ou l'imagination, ni le temple, ni le Saint des saints, ni le prêtre dans ce magnifique appareil, ni les observances légales; comme tout est plus sublime et plus parfait, au-dessus du monde des corps, entièrement dans l'ordre des choses spirituelles, sachant bien que le spirituel n'entraîne pas les faibles à l'égal du corporel, il développe en ces termes tout son discours. Remarquez avec quelle sagesse. Il commence par le prêtre, et dès l'abord il le désigne par le nom de pontife : c'est là qu'il montre avant tout la différence des deux lois. Il définit en premier lieu le sacerdoce, il en détermine les fonctions, il en indique les symboles. Une objection se présente immédiatement : Il n'est pas de noble origine, il n'appartient pas à la tribu lévitique, il n'est pas prêtre à l'extérieur; de là cette question probable : Comment un tel homme est-il prêtre ? Pour la prévenir, Paul adopte de nouveau la marche qu'il a suivie dans son Epître aux Romains. Ayant à prouver une chose contraire aux idées reçues à savoir, que la foi opère ce que n'avaient pu opérer les œuvres et les rudes labeurs de la loi, il montre que ce qu'on jugeait impossible était arrivé déjà, recourant à l'exemple du Patriarche, et ramenant toute la question à ces anciens temps. Ici de même, il prend une autre voie pour donner une juste idée du sacerdoce, et met en avant les choses passées. De même que, lorsqu'il est question du châtement, non content de rappeler la géhenne, il mentionne aussi les catastrophes arrivées aux aïeux; de même il fortifie son raisonnement actuel par les choses présentes. Sans doute il faudrait que les vérités célestes servissent de fondement à celles de la terre; mais, pour condescendre à la faiblesse des auditeurs, on est obligé d'intervertir cet ordre.

Voilà pourquoi les choses communes sont placées les premières, et puis viennent celles qui constituent la supériorité. La supériorité s'établit ainsi par le parallèle : on voit successivement ce qui rapproche et ce qui distingue. Sans cela, l'on ne procède plus par comparaison. «Tout pontife pris d'entre les hommes.» Voilà ce que le Christ a de commun avec nous. «Est établi pour les hommes dans ce qui se rapporte à Dieu.» Encore un trait de ressemblance. «Afin d'offrir des dons et des sacrifices pour le peuple.» Même observation, mais non sans quelque réserve. Ce qui suit est tout à fait spécial : «Qui sache compatir au malheur de ceux qui sont dans l'ignorance et l'égarement.» La supériorité s'aperçoit désormais. «Lui-même étant entouré de faiblesses; aussi doit-il, en immolant pour les péchés du peuple, immoler pour ses propres péchés.» Il ajoute ensuite que le pontife tient d'un autre sa dignité, qu'il ne s'y porte pas de lui-même. Autre trait commun. «Personne ne s'arroge cet honneur; il faut être appelé de Dieu, comme Aaron.» Il combat de plus une idée funeste, en montrant que le Christ est l'envoyé de Dieu. Le Christ lui-même, parlant aux Juifs, n'a cessé de leur affirmer sa mission : «Celui qui m'a envoyé est au-dessus de moi; je ne suis pas venu de moi-même.» (Jn 8,42) Dans mon opinion, il veut encore insinuer que les prêtres des Juifs ne sont pas de vrais prêtres, parce qu'ils envahissent les fonctions sacrées et qu'ils altèrent la loi du sacerdoce. «Ainsi le Christ ne s'est pas glorifié pour devenir pontife.» Où fut-il ordonné ? me demanderez-vous. Aaron le fut à plusieurs reprises : Quand sa verge fleurit, quand le feu descendit du ciel, exterminant les usurpateurs du sacerdoce : c'est le contraire ici; loin d'être traités de la sorte, ils sont entourés d'honneur. Où donc est l'ordination ? – C'est ce qu'il établit par la prophétie. Rien de palpable ou de visible. Il s'appuie, je le répète, sur le futur accomplissement des prophéties : «Mais bien celui qui lui tenait ce langage : Vous êtes mon Fils ; aujourd'hui je vous ai engendré.» – Ces paroles regardent-elles le Fils ? demandera-t-on sans nul doute. – Oui, reprend Paul, c'est au Fils qu'elles s'adressent. – Et quel rapport avec la question, qui nous occupe ? – Un très grand rapport; c'est la preuve anticipée qu'il est ordonné par Dieu même.

Il est dit de même dans une autre endroit : «Vous êtes prêtre pour l'éternité selon l'ordre de Melchisédech» A qui s'adresse cette parole ? Qui est selon l'ordre de Melchisédech ? Pas d'autre que lui; car tous étaient sous la loi, tous sabbatisaient, tous avaient reçu la

circconcision. Impossible donc d'en signaler un autre. «Qui dans les jours de sa chair, offrant des prières et des supplications, avec de grands cris et des larmes, à celui qui pouvait le sauver de la mort, fut exaucé à cause de sa révérence; et, quoiqu'il fût le Fils de Dieu, par les souffrances qu'il subit, il apprit l'obéissance.» Vous le voyez, son but unique était de montrer sa sollicitude et son amour extrême. Pourquoi ces «grands cris ?» nulle part l'Evangile n'en parle, il n'est question ni de larmes ni de cris dans ses prières. C'est là purement descendre à notre portée. Non content de dire qu'il a prié, l'Apôtre ajoute que c'était avec de grands cris. «Il a été exaucé à cause de sa révérence; et, quoiqu'il fût le Fils de Dieu, par les souffrances qu'il subit, il apprit l'obéissance; et par sa consommation il est devenu pour tous ceux qui lui sont soumis l'auteur de leur salut éternel, Dieu l'ayant déclaré pontife selon l'ordre de Melchisédech.» Des cris, soit encore; mais pourquoi grands ou forts ? «Même avec larmes, insiste Paul, il a été exaucé à cause de sa révérence.» Qu'ils demeurent confondus les hérétiques qui nient la chair. Apôtre, que dites-vous ? le Fils de Dieu était exaucé à cause de sa révérence ? Et que dirait-on de plus des simples prophètes ? «Comment rattacher à cette affirmation : «Il a été exaucé à cause de sa révérence,» celle qui suit : «Quoiqu'il fût le Fils de Dieu, par les souffrances qu'il subit, il apprit l'obéissance ?» Qui jamais le dirait de Dieu ? qui pousserait à ce point la démesure, et la démesure peut-elle aller jusqu'à parler ainsi ? «Il a été exaucé à cause de sa révérence; à l'école de la douleur il est devenu obéissant.» A quelle obéissance s'est-il formé ? Celui qui avait obéi jusqu'à la mort, comme un fils envers son père, que pouvait-il apprendre ensuite ?

2. Cela regarde la chair, c'est visible. Dites-moi, ne demandait-il pas au Père de l'arracher à la mort, et n'est-ce pas pour ce motif qu'il s'abandonnait à la tristesse quand il disait : «Si c'est possible, que ce calice passe loin de moi ?» (Mt 26,39) Pour la résurrection, nulle part il ne prie le Père; il la prévient plutôt : «Détruisez ce temple, et dans trois jours je l'aurai rebâti ... J'ai le pouvoir de donner ma vie, et j'ai le pouvoir de la reprendre; nul ne peut me l'enlever, je la donne de moi-même.» (Jn 2,19; 10,18) Mais alors pourquoi priait-il ? Il disait encore : «Voilà que nous montons à Jérusalem, et le Fils de l'homme sera livré aux pontifes et aux scribes; ils le jugeront digne de mort et le livreront eux-mêmes aux Gentils, pour qu'il soit insulté, flagellé, crucifié; et le troisième jour il ressuscitera.» (Mt 20,18) Il n'a pas dit : Le Père me ressuscitera. D'où vient donc maintenant sa prière ? pour qui prie-t-il ? Pour ceux qui doivent croire en lui. Il se propose en cela de leur apprendre qu'il est facilement exaucé. Comme ils n'avaient pas encore de lui l'opinion qu'ils devaient en avoir, l'Apôtre leur révélait sa puissance dans la prière, à l'exemple du Christ consolant ainsi ses disciples : «Si vous m'aimiez, vous vous réjouiriez certes, parce que je vais à mon Père, mon Père étant au-dessus de moi.» (Jn 14,28) Mais comment ne s'est-il pas glorifié lui-même, celui qui s'est anéanti et qui s'est livré ? «Il s'est livré, dit Paul, pour nos péchés.» (Gal 1,4) «Qui s'est donné lui-même, dit-il ailleurs, pour le rachat de tous.» (I Tim 2,6) Comment ? Vous venez de l'entendre : c'est à raison de la chair qu'il tient de lui cet humble langage. Il est dit de même ici que, malgré sa qualité de Fils, il a été exaucé à cause de sa révérence; ce qui nous fait voir que l'œuvre est celle de sa vertu plutôt que de la grâce divine. Telle a été sa révérence que Dieu lui-même l'a respecté.

Nous voyons le Christ apprendre l'obéissance envers Dieu; par où nous voyons aussi de quel avantage sont les souffrances. «Et par sa consommation il est devenu pour tous ceux qui lui sont soumis l'auteur de leur salut.» Si le Fils a gagné dans les souffrances de se faire obéissant, beaucoup plus devons-nous y puiser ce bien. Quel magnifique et persuasif enseignement touchant l'obéissance ! Les néophytes de Paul me paraissent secouer assez souvent le joug et résister à sa parole; ce que lui-même laisse entrevoir en leur disant : «Vous êtes devenus paresseux des oreilles.» C'est en souffrant ce qu'il a souffert qu'il a bientôt appris l'obéissance, venons-nous de voir, «et par sa consommation,» est-il ajouté, consommation accomplie dans les souffrances; c'est par là qu'il faut passer pour arriver à la perfection. Il ne s'est pas ainsi sauvé lui seul, il est devenu pour les autres une source abondante de salut : «Par sa consommation il est devenu pour ceux qui lui sont soumis l'auteur de leur salut éternel.» L'Apôtre continue : «Dieu l'a nommé pontife selon l'ordre de Melchisédech; sujet pour nous de longs discours, mais réellement inexplicable.» Devant aborder la supériorité du nouveau sacerdoce, il stimule d'abord ses auditeurs, en leur déclarant que les profonds abaissements dont il a parlé sont le lait de la doctrine; et, comme ils ne sont encore que des enfants, il s'est longtemps arrêté à l'humble langage qui concerne la chair, il leur a présenté le Christ tel qu'un juste ordinaire. Voyez cependant : il ne garde pas tout à fait le silence, il ne s'explique pas tout à fait, en élevant leur intelligence, en les poussant à la perfection, en les privant des grands dogmes, il évite d'accabler leur esprit. «Sujet pour nous de longs discours,

mais réellement inexplicable, parce que vous n'écoutez plus qu'avec apathie.» C'est leur inattention qui rend le dogme inexplicable. Quand on a devant soi des auditeurs négligents et qui ne veulent pas comprendre, le moyen de leur donner une bonne explication ? Mais peut-être quelqu'un de ceux qui sont ici ne voit-il pas la lumière et juge-t-il un malheur que l'Apôtre n'ait pas eu la possibilité de tenir devant les Hébreux un langage plus explicite. A quelques exceptions près, nos auditoires me semblent encore tels qu'on pourrait dire d'eux la même chose. Je parlerai pour le petit nombre.

Paul s'est-il donc tu n'a-t-il pas repris le même sujet dans la suite, tout comme dans son Epître aux Romains ? Là de même, après avoir fermé la bouche aux contradicteurs et prononcé cette parole : «Qui donc es-tu, ô homme, pour oser répondre à Dieu ?» (Rom 9,20) il donne alors la solution. Pour moi, je pense que, s'il n'a ni tu ni dit complètement la chose, c'est pour éveiller le désir de ses auditeurs. Quand il a provoqué leur attention, en leur laissant entrevoir ce que le sujet renferme de sublime, vous le voyez leur adresser des réprimandes avec des éloges. Ainsi fait toujours la sagesse de Paul : c'est un heureux mélange de douceur et de sévérité. Dans l'Epître aux Galates, il dit : «Vous couriez bien; qui vous a donc arrêté ? ... Avez-vous en vain, supporté de si grandes souffrances ? si toutefois c'est en vain ... J'espère mieux de vous dans le Seigneur.» (Gal 5,7; 3,4; 5,10) Il dit également aux Hébreux : «J'ai de vous des espérances meilleures et plus rapprochées de votre salut.» (Heb 6,9) Il évite les deux extrêmes, celui de la rigueur et celui de la faiblesse. Rien de mieux, car si les exemples des autres peuvent relever l'auditeur et le remplir de zèle, quand il porte l'exemple en lui, quand il n'a qu'à marcher sur ses propres traces, la leçon acquiert toute l'efficacité possible. Voilà ce qu'il leur enseigne; il ne veut pas qu'ils se laissent abattre, comme s'ils étaient définitivement condamnés, ou bien comme s'ils avaient toujours vécu dans le désordre, et jamais dans la pratique du bien. «Car vous devriez maintenant être maîtres, à considérer le temps;» ce qui montre qu'ils croyaient depuis un temps considérable, et qu'ils devaient être en état de diriger les autres. Remarquez cette continuelle impatience et ces perpétuels délais à traiter du suprême sacerdoce. Ecoutez de nouveau le début : «Ayant un grand pontife qui s'est introduit dans les cieux» et, sans expliquer encore pour quelle raison il est grand, Paul ajoute : «Tout pontife pris d'entre les hommes est établi pour les hommes en ce qui regarde Dieu;» et puis : «Le Christ ne s'est pas glorifié lui-même pour devenir pontife.» Après avoir même dit : «Vous êtes prêtre à jamais selon l'ordre de Melchisédech,» il s'impose un autre retard : «Qui dans les jours de sa chair offrit des prières et des supplications.»

3. Tant de fois repoussé, comme pour se justifier lui-même, il leur dit : Vous en êtes la cause. Quelle étrange déception, alors qu'ils devraient enseigner, ils ne sont pas même de vrais disciples, ou du moins ils ne sont que les derniers. «Alors que vous devriez être maîtres, à considérer le temps, vous avez encore besoin qu'on vous instruisse sur les premiers éléments de la parole de Dieu.» Ces premiers éléments concernent l'humanité du Christ. Comme dans les lettres il faut commencer par apprendre les éléments, il fallait de même dans les enseignements divins commencer par cette humanité sainte. Voyez-vous quelle est la raison de son humble langage ? Ainsi fit le même Paul dans sa harangue aux Athéniens : «Dédaignant les temps de cette ignorance, Dieu déclare aux hommes qu'ils aient tous et partout à faire pénitence, parce qu'il a déterminé le jour dans lequel il doit juger le monde en toute justice, par l'homme qu'il a choisi, et qu'il en a donné le gage à tous, en le ressuscitant d'entre les morts.» (Ac 17,30-31) Voilà pourquoi, si l'Apôtre dit quelque chose de sublime, ce n'est jamais qu'en peu de mots; tandis que les choses qui se rapportent aux abaissements sont répandues de toute part dans l'Epître. Cela même fait ressortir le côté divin; car ce qui est par trop humble, nous ne saurions l'entendre de la divinité. S'en tenant de même ici à sauvegarder la doctrine, il parle des abaissements que comporte l'humanité; et la cause, c'est que ses disciples ne peuvent pas recevoir un enseignement parfait. Voilà ce qu'il faisait surtout entendre dans l'Epître aux Corinthiens : «Dès qu'il est parmi vous des jalousies et des querelles, n'êtes-vous pas charnels ?» (I Cor 3,3) Quelle prudence, quelle variété dans les moyens dont il use à l'égard des incessantes et diverses passions qu'il doit traiter ! la faiblesse provenait là de l'ignorance et surtout des péchés, ici des tribulations continues encore plus que des péchés.

La différence ressort des expressions mêmes qu'il emploie : «Vous êtes charnels,» disait-il aux uns; il dit aux autres : «Vous êtes devenus indolents;» la tristesse étant maintenant plus grande. Ce que les premiers ne pouvaient supporter, par là même qu'ils étaient charnels, les seconds le supportèrent. Dire, en effet : «Vous êtes devenus indolents pour entendre,» c'est indiquer assez qu'ils avaient auparavant été sains, courageux, pleins de zèle; Paul insiste là-dessus : «Vous êtes devenus comme des enfants à qui le lait est

nécessaire, et non un aliment substantiel.» La doctrine élémentaire, il la désigne sous le nom de lait, ailleurs aussi bien que dans ce passage. «A considérer le temps, vous devriez être maîtres.» C'est comme s'il disait : Ce qui vous a surtout jetés dans le relâchement et dans l'indolence, le temps, c'est ce qui surtout eût dû vous donner de la force. Il appelle donc lait l'humble langage qui convient aux âmes simples; et le lait n'est pas la nourriture des hommes faits, il est même nuisible d'en user trop longtemps. Il ne fallait pas mettre en avant les institutions légales, ni les prendre pour terme de comparaison, afin d'établir que le Christ est pontife, qu'il a sacrifié, que ses prières étaient accompagnées de cris et de larmes. Voyez comme ces choses nous fatiguent; mais elles les nourrissaient alors et ne causaient jamais de dégoût. La vraie nourriture, c'est la parole de Dieu, la nourriture de l'âme. Que la parole soit un aliment, on le voit dans ce texte : «Je leur donnerai la faim, non celle du pain, ni la soif de l'eau, mais la faim d'entendre la parole du Seigneur.» (Amos 8,11) «Je vous ai donné du lait à boire, au lieu d'un solide aliment.» (I Cor 3,2) Il n'a pas dit même : Je vous ai nourris; ce n'est pas une nourriture : il les a traités comme de petits enfants, qui ne peuvent pas encore manger du pain, qui ne boivent pas non plus, leur nourriture même étant une boisson. Au lieu de leur dire encore : Vous avez besoin, l'Apôtre leur a dit : «Vous êtes devenus des enfants à qui le lait est nécessaire, et non un aliment plus substantiel.» C'est vous qui l'avez voulu, qui vous êtes réduits à cet état de faiblesse, à cette nécessité.

«Quiconque vit de lait, ne reçoit pas la parole de la justification, car il n'est qu'un petit enfant.» Qu'est-ce que la parole de la justification ? Je croirais qu'il faut entendre la vie, comme lorsque le Christ disait : «Si votre justice n'est pas plus abondante que celle des scribes et des pharisiens.» (Mt 5,20) De même, dans le sens de Paul, être incapable de recevoir la parole de la justification ou de la justice, c'est demeurer étranger à la céleste philosophie, ne pouvoir mener une vie supérieure et parfaite. Ou bien c'est le Christ, et toute parole en rapport avec sa dignité, qu'il appelle ici justice. Il affirme toujours qu'ils sont tombés dans l'indolence; mais de quelle façon, il ne va pas jusque-là, leur laissant le soin de le penser, et ne voulant rien dire de pénible dans son discours. Par rapport aux Galates, il était dans l'étonnement et le doute; ce qui devait surtout les ranimer, en leur faisant comprendre qu'il n'aurait jamais cru possible un pareil changement. Voilà ce qu'est le doute en ce cas. Remarquez-vous le contraste entre l'enfance et la perfection ? Travaillons à devenir parfaits de cette manière. Serions-nous des enfants, bien jeunes encore, nous pouvons y parvenir; car cette perfection ne tient pas à la nature, elle ne dépend que de la vertu. «Aux parfaits de recevoir une nourriture substantielle, ayant par l'exercice même les sens assez développés pour discerner le bien et le mal.» – Eh quoi, ses disciples n'avaient-ils pas les sens exercés, et pouvaient-ils confondre le bien et le mal ? – Il ne s'agit plus ici de la pratique; à cet égard la distinction est aisée, et tout homme sait la faire : il est question des enseignements, de ceux qui sont purs et sublimes par opposition avec ceux qui sont altérés ou vulgaires. Un enfant ne distingue pas la nourriture saine de celle qui nuit; souvent il met de la terre dans sa bouche, il accepte tout sans discernement. Il n'en est pas de même de l'homme fait. Cela s'applique à ceux qui s'attachent indistinctement à tout ce qui se présente, et qui prêtent l'oreille à des propos peu séants. L'Apôtre accuse ces esprits légers qui vont au hasard, séduits et absorbés tantôt par une chose et tantôt par une autre; il les désigne à la fin : «Ne vous laissez pas entraîner par les doctrines étrangères et diverses.» Ceci répond au discernement du bien et du mal. Le palais déguste la nourriture, et l'âme les discours.

4. Apprenons à bien juger, nous aussi; quand vous entendrez dire qu'un tel n'est ni juif ni gentil, n'en concluez pas trop vite qu'il est chrétien; examinez auparavant tout le reste. Les manichéens et tous les hérétiques sans exception se sont couverts d'un pareil masque pour tromper les simples. Si nous avons les sens de l'âme exercés pour le discernement du bien et du mal, nous pourrions les reconnaître. Et comment les sens de l'âme s'exercent-ils ? Par l'audition constante de la parole, par l'étude réfléchie des Livres saints. Lorsque nous aurons mis sous vos yeux l'erreur de ces hommes, et qu'après nous avoir entendu aujourd'hui et demain encore, vous en aurez constaté le venin, vous aurez tout appris, votre instruction là-dessus sera complète. Si vous ne saisissez pas bien aujourd'hui, vous saisirez mieux demain. «Ceux qui ont les sens exercés,» a dit l'Apôtre. Vous le voyez donc, nous devons exercer nos oreilles, en les accoutumant aux divins enseignements, afin qu'elles repoussent une parole étrangère. «Exercés pour le discernement;» on se trouve avoir acquis une sorte d'expérience. Vous entendrez l'un dire qu'il n'y a pas de résurrection, l'autre qu'il ne croit pas à la vie future; celui-ci propose un second dieu, celui-là n'admet pas qu'il soit antérieur à Marie. Vous apercevez aussitôt comment tous sont tombés par défaut de mesure, soit qu'ils dépassassent la limite, soit qu'ils ne l'atteignissent pas. Prenons pour exemple l'hérésie de Marcion, la

HOMÉLIES SUR L'ÉPITRE AUX HÉBREUX

première de toutes : elle introduit un second dieu, qui ne saurait être; et voilà l'excès. Vient ensuite l'hérésie de Sabellius, d'après laquelle le Fils, le Père et l'Esprit sont une seule personne; puis celle de Marcel et de Photin, qui professe la même chose. Paul de Samosate vient à son tour, enseignant que le Christ n'est pas antérieur à Marie. L'hérésie des manichéens est la moins ancienne de toutes. Après celles-là s'est produite l'hérésie d'Arius. Et nous ne les avons pas toutes énumérées. Voilà pourquoi nous avons reçu la simple lumière de la foi; nous ne sommes plus de la sorte obligés d'aborder ces hérésies sans nombre, de nous imposer un aussi rude labeur; il nous suffit de savoir ce qu'elles ont ajouté ou retranché, et de le tenir pour une altération sacrilège. Quand on donne une commune mesure, on n'est pas dans la nécessité de se livrer à d'interminables opérations; il suffit de s'en tenir à la mesure une fois donnée; il en est de même pour les dogmes.

Mais personne ne veut plus étudier les Ecritures; si nous les possédions, loin de tomber nous-mêmes dans l'erreur, nous en retirerions les autres et nous les sauverions du danger. Un vaillant soldat, non content de se défendre, protège aussi son compagnon et le met à l'abri des coups de l'ennemi. Il en est aujourd'hui qui ne savent pas même ce que sont les Ecritures, quoique l'Esprit saint ait tout disposé pour qu'elles nous fussent conservées. Voyez-le dès l'origine, et vous comprendrez mieux l'ineffable amour de Dieu pour les hommes : il inspira Moïse, il grava les lois sur les tables, il retint quarante jours ce bienheureux sur la montagne, et puis le même espace de temps pour lui confier sa législation. Plus tard il envoya les prophètes, qui, furent soumis à des maux sans nombre. La guerre survint, tous périrent, furent exterminés, les livres devinrent la proie des flammes. Alors Dieu suscite un autre homme non moins digne d'admiration pour rétablir le texte sacré; je veux parler d'Esdras, qui réunit les débris et releva le monument. Il prit soin dans la suite que les Septante fussent réunis pour l'interpréter et le traduire. Le Christ paraît, recueille cet héritage, les apôtres le portent à la connaissance de l'univers; le divin Maître l'a confirmé par ses prodiges et ses miracles. Que dirai-je de plus ? Après de telles précautions, les apôtres eux-mêmes ont écrit, comme Paul le témoigne : «C'est pour notre instruction, à nous qui touchons à la fin des siècles, que ces choses furent écrites.» (I Cor 10,11) Le Christ disait aussi : «Vous vous égarez, ne connaissant pas les Ecritures.» (Mt 22,29) Encore une parole de Paul : «Par la patience et la consolation que nous puiserons dans les Ecritures, conservons l'espérance.» (Rom 15,4) Une autre : «Toute écriture divinement inspirée est utile.» (II Tim 3,16) Une autre encore : «Que la parole du Christ habite en vous avec abondance.» (Col 3,16) Le prophète disait : «Il méditera sur sa loi le jour et la nuit.» (Ps 1,2) Nous lisons ailleurs : «Que tous vos entretiens roulent sur la loi du Très-Haut.» (Ec 9,23) et dans le même prophète : «Que vos discours sont doux à mon palais;» non à ses oreilles, mais à son palais; «ils sont plus suaves à ma bouche que le miel et le plus pur rayon de miel.» (Ps 18,11) Moïse avait fait cette recommandation : «Vous méditez sans cesse sur ces préceptes, en vous levant, en vous asseyant, en vous couchant.» (Dt 6,7) Voilà pourquoi l'Apôtre, écrivant à Timothée, insiste en ces termes : «Soyez-y tout entier, méditez ces choses.» (I Tim 4,15) On en pourrait parler indéfiniment.

Après tant de leçons néanmoins, il en est qui ne savent pas même, nous l'avons dit, ce que sont les Ecritures. Aussi parmi nous rien de sain, rien de vraiment utile. Si quelqu'un veut embrasser le métier des armes, il faut assurément qu'il en apprenne les lois, et de même quand il s'agit de gouverner un vaisseau, de pratiquer un art quelconque, chaque art ayant ses règles et ses principes : plus rien de semblable ici, bien que cette science exige de longues veilles. Que cet art suppose une véritable instruction, le prophète va vous le dire : «Venez, mes enfants, écoutez-moi; je vous enseignerai la crainte du Seigneur.» (Ps 33,12) On apprend donc la crainte de Dieu comme une vraie science. Il dit après : «Quel est l'homme qui désire la vie ?» la vie qui nous attend là-haut, sans nul doute. Il poursuit : «Retenez votre langue, pour qu'elle ne prononce rien de mal, et vos lèvres pour qu'elles ne commettent pas de tromperie; éloignez-vous du mal et fuyez le bien; cherchez la paix, ne cessez de la poursuivre.» Savez-vous quel est le prophète, l'historiographe, l'apôtre ou l'évangéliste qui l'a dit ? Je ne pense pas que vous le sachiez, à part un petit nombre; et ceux-là même, si je leur présente un passage tiré d'ailleurs, n'en sauront pas plus que vous. Je vais exposer les mêmes idées avec d'autres paroles : «Lavez-vous, devenez purs, faites disparaître de vos têtes toutes vos iniquités en ma présence, apprenez à faire le bien, cherchez la justice, détournez votre langue du mal; appliquez-vous à la pratique du bien, apprenez cette science.» (Is 1,16-17) Voyez-vous quelle instruction exige la vertu ? Celui-là disait : «Je vous enseignerai là crainte du Seigneur;» celui-ci dit : «Apprenez à faire le bien.» Savez-vous où cela se trouve ? Je ne le pense pas encore une fois, à quelques rares exceptions près. Et cependant vous l'entendez lire

HOMÉLIES SUR L'ÉPITRE AUX HÉBREUX

chaque semaine deux ou trois fois; et, quand le lecteur est monté sur l'ambon, il commence à dire de quel endroit le passage est tiré, en désignant le nom du prophète, de l'apôtre ou de l'évangéliste; c'est alors qu'il lit, de telle sorte que vous soyez pénétrés du plus profond respect, et que vous connaissiez, en même temps que les choses renfermées dans le texte, l'occasion et l'auteur.

Mais tout devient inutile, c'est en vain qu'on vous instruit; vous n'avez de zèle que pour les intérêts de la vie présente, vous ne tenez aucun compte des biens spirituels. Aussi n'êtes-vous pas même heureux sous le premier rapport; vous y éprouvez mille déceptions. Le Christ vous l'avait dit du reste : «Demandez le royaume de Dieu, et toutes ces choses vous seront données par surcroît.» (Mt 6,33) Elles ne doivent venir qu'en seconde ligne; mais nous renversons l'ordre établi, nous cherchons la terre et les biens de la terre, comme si les biens du ciel devaient en être l'accessoire. De là vient que nous n'obtenons ni les uns ni les autres. Revenons enfin à de plus nobles sentiments, n'aspirons désormais qu'aux choses futures; et celles du présent viendront d'elles-mêmes. Quand on se propose uniquement de plaire à Dieu, il n'est pas possible qu'on n'obtienne point ce dont l'homme a besoin : c'est une sentence prononcée par la bouche même de la vérité. Ne suivons pas une autre route, attachons-nous aux conseils du Christ, si nous ne voulons pas tout perdre. Mais Dieu seul peut toucher notre âme et nous rendre meilleurs, dans le Christ Jésus notre Seigneur, à qui gloire, puissance, honneur, adoration, en même temps qu'au Père et au saint Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Amen.